



ARISTOTE

L'amitié

PRÉFACE DE NICOLAS WAQUET

Rivages poche
Petite Bibliothèque

« L'amitié est absolument nécessaire à la vie. »

Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote expose, en dix livres, l'accès à la sagesse et au bonheur individuel et collectif. Au cœur de ce projet, se trouvent les livres VIII et IX consacrés à l'amitié. Ni simple expression d'un sentiment de bienveillance ni tendre inclination, l'amitié est une vertu. C'est bien en tant que telle que son étude trouve place dans cette *Éthique*, qui cherche à comprendre pour quelles raisons et de quelles façons les hommes sont liés les uns aux autres. Faite de réciprocité, l'amitié véritable donne son sens à la vie et à la société des vivants. Et si l'amitié est une vertu, l'ami, lui, est un bien ; le plus grand bien extérieur que l'homme puisse posséder et, en cela, digne du plus grand soin.

Collection dirigée par Lidia Breda

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Éthique à Eudème

L'Homme de génie et la Mélancolie. Problème XXX

Rhétorique – Des passions

La Vérité des songes

Aristote

L'amitié

Éthique à Nicomaque
livres VIII et IX

*Traduits du grec, préfacés et annotés
par Nicolas Waquet*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Texte grec établi par H. Rackham pour
« The Loeb Classical Library », Cambridge-
Londres, Harvard University Press, 1934.

TITRE ORIGINAL :
Ἠθικὰ Νικομάχεια

Couverture : *La Cène* (détail)
de Gaudenzio Ferrari © Bridgeman Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris,
2020 pour la traduction française
et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5077-3

Préface

L'étude de l'amitié à laquelle s'attache Aristote dans les huitième et neuvième livres de l'*Éthique à Nicomaque* reste des plus stimulantes par la lumière parfois inattendue qu'elle jette sur les liens amicaux. La φιλία, terme que nous sommes contraints de traduire en français par « amitié », faute d'un exact équivalent, embrassait en effet pour les Grecs des réalités qui débordent le cadre strictement amical, au sens où nous l'entendons spontanément de nos jours. Cette amitié assez particulière pouvait caractériser chez eux l'attachement instinctif de certains animaux pour leurs petits. Elle pouvait aussi rendre compte d'un principe cosmique, d'une force de cohésion universelle assurant l'attraction des semblables et l'union des contraires. Héraclite et Empédocle, figures majeures de la pensée présocratique, ont défendu cette vision de l'amitié, à l'instar des poètes chantant l'ordre du cosmos et l'équilibre entre ses éléments. Le

Platon du *Lysis* et du *Gorgias* n'était pas loin non plus de voir dans l'amitié une force cosmologique extérieure, assurant l'unité de l'Univers et rassemblant les âmes tendues vers le Bien absolu.

Mais Aristote, en disciple rebelle de Platon, considère à l'inverse l'amitié comme une force intérieure à l'âme humaine. La nature et la qualité de l'amitié dépendent à ses yeux de l'harmonie que l'homme parvient à établir entre les tendances rationnelles et irrationnelles de son âme ; une âme riche et complexe, dont les parties nutritive et appétitive doivent normalement obéir à une troisième partie, intellectuelle, jugée souveraine et supérieure. Le philosophe illustre et précise sa conception dynamique de la *φιλία* en montrant que l'amitié repose autant sur le respect de cette hiérarchie intérieure que sur la maîtrise de soi qui en est l'expression et dont chacun doit faire preuve en société. Car l'homme, pose ici Aristote, se définit avant tout comme un être « politique », c'est-à-dire un être sociable, en interaction avec ses semblables, né pour vivre dans leur commerce au sein de la cité, de la *πόλις*.

*

Traitant des fins suprêmes de la cité et de l'individu, l'*Éthique à Nicomaque* s'inscrit à la fois

dans la lignée des textes politiques d'Aristote et dans celle de ses travaux éthiques antérieurs, rassemblés dans l'*Éthique à Eudème*. Notons que le titre de l'ouvrage qui nous occupe n'est pas de la main de notre auteur. D'ailleurs, nul ne sait réellement à qui il s'adressait. Même si le père et le fils du philosophe répondaient tous deux au nom de Nicomaque, les spécialistes envisagent aujourd'hui avec méfiance l'hypothèse d'une dédicace que rien ne vient vraiment étayer puisque ces considérations, dans l'intitulé grec, se trouvent simplement qualifiées de « nicomaquéennes ».

L'*Éthique à Nicomaque*, sous sa forme actuelle, n'est pas non plus directement d'Aristote. Il s'agit d'un ensemble de textes écrits ou dictés par ce dernier, mais compilés et édités plus de deux siècles et demi après sa mort par un certain Andronicos de Rhodes. Cette publication a beau demeurer sujette à caution, on estime généralement que la genèse des dix livres composant cette *Éthique* remonte à la fondation du Lycée, l'école qu'Aristote ouvrit à Athènes en 335 avant notre ère, à l'âge de quarante-neuf ans. Ce traité n'était donc au départ qu'une suite de notes assez élaborées, une sorte d'aide-mémoire pour les démonstrations développées oralement lors des cours matinaux réservés aux disciples les plus avancés.

Cela expliquerait le tour elliptique de la pensée, la concision de l'expression et l'extrême densité du raisonnement.

On en saisira peut-être mieux la portée si l'on sait que ces deux livres consacrés à l'amitié précèdent de peu la conclusion d'une vaste réflexion sur le bonheur. Celui-ci n'est autre que le souverain bien, comme l'explique Aristote dans le premier livre de *l'Éthique à Nicomaque*. Le deuxième livre nous apprend que la vertu consiste à agir conformément aux lois de la morale et du devoir. Les conditions de cette vertu sont exposées dans le troisième livre, qui établit en même temps une théorie de l'action réfléchie, du choix délibéré. Le quatrième traite des vertus éthiques (comme la magnanimité), le cinquième de la justice, et le sixième des vertus intellectuelles (comme la prudence). Le septième livre, lui, porte sur les vices, l'intempérance, la bestialité, les bons et les mauvais plaisirs. Riche de l'analyse de l'amitié, nourrie de toutes ces réflexions et placée sous le signe de la sociabilité, du partage et du perfectionnement, le dixième livre revient sur la notion de plaisir pour en faire la condition d'une vie heureuse. Mêlant éthique et politique, Aristote affirme enfin que le bonheur de l'homme réside dans la vie contemplative et qu'une bonne législation permet de mener au bonheur collectif, ce

qui est justement l'enjeu de la *φιλία* dégagé dans ces pages.

*

Les législateurs se montrent effectivement très attachés à l'amitié, remarque le philosophe dès le chapitre liminaire du huitième livre, car elle assure l'union entre les citoyens et la cohésion des cités. La *φιλία* est donc absolument nécessaire à la vie. Soucieux d'explorer sans tarder cette nécessité, Aristote met rapidement au jour trois genres d'amitiés, selon le principe qui motive le rapprochement des gens. Les rapports amicaux peuvent être dictés par la vertu (ce qu'il entend souvent par « le bien »), l'intérêt (ce qu'il appelle « l'utile ») ou le plaisir (ce qu'il nomme « l'agréable »). Les amitiés fondées sur l'utile ou l'agréable n'ont pas la même beauté, autrement dit la même noblesse, dans le vocabulaire aristotélicien, que celle fondée sur la vertu, amitié parfaite et désintéressée, à laquelle les deux autres ne font que ressembler et cèdent la première place.

Nous avons dit pour commencer que la *φιλία* couvrait un large spectre. De fait, l'amitié, pour Aristote, préside aux rapports qu'entretiennent les amis au sens strict, les époux, les amants, les parents, les enfants, les frères, les camarades,

les membres des confréries, les concitoyens, les citoyens de cités différentes, les hôtes étrangers et les esclaves. Ainsi, l'amitié ne lie pas seulement des individus égaux. Notre auteur s'intéresse donc ensuite aux amitiés entre inégaux. Chacun des trois genres de *φιλία* qu'il vient de définir peut être équilibré ou déséquilibré. L'équilibre est assuré par l'égalité entre les amis ; le déséquilibre étant la supériorité de l'un sur l'autre.

Comme l'amitié doit être égale pour être viable, stable et durable, Aristote évoque tout un système de compensations dans la nature des échanges, où chaque ami doit retirer de l'autre un bien proportionnel à celui qu'il lui concède. Ce bien est avant tout moral, puisque l'amitié la plus noble repose sur la vertu des deux amis. Mais ceux-ci peuvent aussi échanger des plaisirs ou des services, dans le cadre des amitiés fondées respectivement sur l'agrément ou l'intérêt. Tous ces échanges soudent, unifient la communauté que forment les amis aux yeux du philosophe, unité dont la concorde entre les citoyens constitue le point culminant sur le plan politique.

Aristote analyse ainsi dans la seconde partie du huitième livre les liens noués par les concitoyens sous les diverses formes de régimes. Chacun des trois types de gouvernements (la royauté, l'aristocratie et la république) – comme chacune de